

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un quart de siècle poétique

Hugues Corriveau

Number 100, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37724ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2000). Review of [Un quart de siècle poétique]. *Lettres québécoises*, (100), 43–44.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Un quart de siècle poétique

POÉSIE
Hugues Corriveau

« un gros plan sur un petit monde pressé de figurants »

Danseuses-mamelouk, Josée Yvon



C'EST UN PARCOURS FORCÉMENT LACUNAIRE que je m'appête à dessiner ici. Point focal de ce temps fulgurant où tout conviait encore la parole à dire et à se révolter, à affirmer et à nommer, mais autrement. Voilà bien ce qui tient lieu de mémoire. On avait déclaré quelque temps auparavant *L'âge de la parole*. Or, qu'est-ce qui distingue



avant tout le dernier quart du vingtième siècle québécois, pour moi, en poésie ? Je retiendrai d'abord le carrefour de paroles plurielles mais passionnées qui tiennent trois grands lieux d'écriture, donc de débat, forcément de fulgurance. À travers certaines maisons d'édition-phares (comme le fut en son temps l'Hexagone), je nommerai dans l'ordre chronologique la nouvelle écriture (dite de la modernité), l'écriture des femmes, la parole homosexuelle. Voilà surtout où les axes m'apparaissent s'être inscrits avec le plus de vigueur, ce qui pourrait bien caractériser ce moment effervescent de notre identité poétique. Depuis *La barre du jour* et par la suite *La Nouvelle barre du jour* et *Les Herbes rouges*, s'est développée pendant plus de vingt ans une révolution du langage qui reste maintenant bien difficile d'accès, sinon presque absconse, mais qui, à ce moment-là, a porté tout entière la dynamique de révolte et de renouvellement d'une génération de poètes. Ce fut là un



moyen rassembleur qui a fait émerger des écrivaines et des écrivains majeurs. Autour du principe que plus rien ne pouvait reposer comme avant sur la grammaire conventionnelle, sur les signes traditionnels du texte, voilà que François Charron ou Renaud Longchamps en dépassent les limites, voilà que Normand de Bellefeuille ou Marcel Labine arpentent des territoires de langage où la répétition, la nomenclature, la ferveur des boule-

versements du sens tiennent dans leur dynamique les textes d'une époque. Roger Des Roches force alors l'admiration. Les animateurs des revues comme des maisons d'édition qui croient en ce mouvement sous-jacent du langage renversant tiennent le pari d'accompagner ce difficile tracé scripturaire qui dérape, qui dérange, qui déstabilise. Le langage poétique, encore une fois au Québec, accompagne la pensée politique (mais d'une autre façon) : on croit toujours à l'avènement du pays neuf, et cette nouvelle parole aux accents révolutionnaires serait

bien apte à servir de miroir aux bouleversements annoncés, fruit de cette espérance à jamais remise de faire accéder à la réalité ce qui semble non représentable que déconstruit, mis en pièces, forcément comme une douleur de la langue qui ne sait pas trop comment organiser sa déroute, sa révolution, son indépendance.

Mais il y a aussi eu cette émergence foisonnante et engagée de la parole des femmes qui, depuis l'Année internationale qui leur était consacrée en 1975, a donné des textes d'une force et d'une nouveauté indéniables. Je retiendrai la revue *Arcade* qui, dans les premières années de la décennie quatre-vingt, à cause de sa mission de n'éditer que des textes d'auteurs, a droit aux plus grands éloges, elle qui a maintenu une qualité d'expression et une ouverture sans pareil. Mais, hélas ! depuis quelques années, elle perd de sa vigueur, de sa rigueur et va un peu n'importe où. Ce qui est surtout remarquable dans cet apport général de la parole des femmes à la poésie d'ici, c'est que ces poètes ont accompagné la parole dite de la modernité, en la déplaçant du côté d'un contenu plus immédiatement accessible, tout en déviant les règles du langage dans la désormais célèbre figure de la spirale, cercle féminin déstructurant les données linéaires des récits ou des ordres grammaticaux. Ainsi une Nicole Brossard, déjà engagée dans le travail de la nouvelle écriture, va investir le féminin avec une radicalité si puissante qu'elle imposera le discours lesbien, la parole femme jusqu'à devenir une des figures incontournables de notre littérature nationale. Les auteures auront donc depuis lors, me semble-t-il, la plus grande part à ce qui donne ses qualités à nos lettres. Pour moi, c'est d'une absolue évidence ! Entre autres parce que les écrivaines et les poètes sauront à la fois dégager le territoire féminin en explorant aussi d'autres aspects du réel. Comment ne pas retenir le travail de relecture d'une Louky Bersianik, écriture empreinte d'une immense culture et du sens profond de la revendication ? Faut-il encore nommer France Théoret à laquelle on doit un texte-phare, dans « La marche », ou une Madeleine Gagnon qui scrute au plus près les effets de la psychanalyse sur le sujet au féminin ? Cet enrichissement d'un propos par un autre me semble ainsi distinguer une Denise Desautels qui tient à la fois une voix toujours au plus près du corps et de l'âme des femmes et accompagnant aussi les meilleures artistes dont Betty Goodwin, jusqu'à ses remarquables *Leçons de Venise*, textes qui s'assortissent du travail sculptural d'un Michel Goulet. Et s'il s'agit de reconnaître une auteure qui aura donné aux lettres féministes parmi ses textes les plus radicaux, exigeants et toniques, je retiendrai sans aucune peine le travail de Louise Coltoir



Gaston Bellemarre

qui, avec son recueil *Comme une chienne à la mort*, fouisse là où l'âme des femmes fait le plus mal, est le plus en danger ; travail qu'elle a poursuivi avec vigueur dans ses derniers livres *Dis-moi que j'imagine* et *Nous sommes en alarme*.



Jean-Paul
Daoust

La parole homosexuelle aussi a trouvé en André Roy ou Jean-Paul Daoust des chantres majeurs, des poètes qui ont inscrit un propos poétique au cœur d'une parole d'une rare qualité. D'aucuns reprochent à ces lieux d'inscription de l'homosexualité et du féminisme de déplacer le poétique ailleurs que dans la gangue qui lui serait exclusivement réservée. Je trouve ces propos à la fois stupides et réducteurs. Parler du pays, en un temps qui n'est tout de même pas si lointain, ressortirait alors de la même problématique, ce qui n'aura pas empêché toute une génération d'écrivains de parler haut et fort et de faire accéder la poésie à des niveaux d'une qualité absolument universelle.

Bref, si ces trois lieux d'inscription du langage poétique me paraissent cerner les temps forts d'un genre qui n'a eu de cesse de maintenir la littérature d'ici à des degrés de perfection indéniable, je m'en voudrais de ne pas signaler l'importance majeure de trois maisons d'édition. Car, comme je le disais plus haut, si dans les années cinquante on s'accorde pour reconnaître que la fondation de l'Hexagone fut un tournant pour notre littérature, je dirais que dans le dernier quart de siècle Les Herbes rouges, le Noroît et les Écrits des Forges ont maintenu dans des lieux divers et à des niveaux de qualité également dis-



semblables l'effervescence d'une parole qui n'a toujours de cesse d'interpeller la réalité du Québec. Je crois sincèrement que, sans l'apport indéfectible de ces lieux d'édition, la poésie telle qu'on la lit actuellement n'aurait pas su maintenir sa voix. Et les revues littéraires encore, ces revues si profondément ancrées dans la dynamique intrinsèque de l'activité poétique québécoise, dont l'indispensable *Estuaire* qui, depuis la disparition de *La nouvelle barre du jour*, reste et signe, appuyée par la revue *Art Le Sabord*, sans doute l'événement des années quatre-vingt-dix, ou la regrettée revue *Trois* qui a fait sa bonne place à la parole poétique. Faut-il oublier le travail de Jean Royer qui, au moment où il dirigeait les pages culturelles du *Devoir*, a ouvert ce lieu à toutes les tendances et surtout maintenu constant un discours critique autour de la poésie, ce qui fait de plus en plus défaut actuellement ? Et puisque je suis à retracer des lieux, pourquoi ne pas ajouter également un événement capital en regard de la dynamique poétique qui continue à éblouir par sa vitalité, à savoir le *Festival international de poésie* de Trois-Rivières qui, sous l'impulsion de Gaston Bellemare, fait vivre sur la place publique les échos essentiels d'une parole vivante ?

On me dira que je ne regarde pas ici avec attention l'apport de ce qu'on veut bien appeler les écritures migrantes ! Mais si, j'y viens. Or, disons-le tout cru, y a-t-il tant de poètes majeur(e)s parmi ceux et celles qui d'ailleurs sont venu(e)s enrichir nos lettres ? Je crois que, si

l'inscription des paroles orientales, sud-américaines, venues d'Haïti, des Antilles comme d'ailleurs a ouvert au monde un univers relativement centré sur lui-même, je ne retiens pas de cet apport une des forces poétiques les plus significatives de la fin du siècle dernier (alors qu'il en est tout autrement dans d'autres genres littéraires). Par contre, j'en reconnais la réalité, et l'extraordinaire *Vitiver* de Joël DesRosiers ou l'indéniable vigueur d'une Anne-Marie Alonzo. Quant à la jeune poésie, elle ne renouvelle encore rien, n'impose rien à partir des leçons qu'elle aurait pu tirer du dernier quart de siècle. Je prends également note de son existence, mais cette jeune parole ne me paraît pas, hélas ! porteuse d'une très forte personnalité.

Quant à la décennie qui clôt le siècle, si elle a vu l'impression de recueils d'une évidente qualité, il me semble que s'est bel et bien perdu un projet stimulant qui pourrait porter cette parole vers des sommets, qui la tienne dans une dynamique absolument stimulante comme ce fut, disons, le cas dans les années soixante-dix et quatre-vingt. La qualité se lénifie. Les maisons d'édition s'échangent les auteur(e)s. Les auteur(e)s ont vieilli ; ils et elles savent écrire. Les poètes écrivent de bons recueils, des recueils de qualité, les éditeurs publient en général de beaux livres, mais je lis l'absence navrante d'un projet sous-jacent qui activerait de l'intérieur les promesses d'avenir. Le jeune poète Étienne Lalonde se désolait dans le numéro 101 de la revue *Estuaire* de ce que beaucoup de recueils se ressemblaient actuellement, et cherchait en vain l'inscription de la jeune parole qui saurait renouveler le ronron. Je lui donne entièrement raison : s'il faut exiger de toute littérature, quelle qu'elle soit, de la qualité, la qualité à elle seule ne suffit pas à préciser une singularité.



André
Roy



Jean
Royer



Je regrette de n'avoir pu m'attarder aux œuvres d'une Louise Dupré, d'un Paul Chanel Malenfant ou encore d'une Hélène Monette, et j'aurais pu ici nommer des vingtaines d'autres poètes qui mériteraient de voir leur nom associé à cette fin de siècle, mais ma réflexion m'a mené ailleurs. Ajoutons alors le fait qu'en ce dernier quart du vingtième siècle, toutes les générations de poètes encore vivants se sont maintenues actives. Ainsi, ne pas retenir la présence toujours stimulante et essentielle de poètes comme Jacques Brault, Paul Chamberland, Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère et de combien d'autres serait une insulte à l'intelligence de notre littérature. Ce qui a fait une des caractéristiques majeures de ces vingt-cinq ans, c'est l'absence d'amnésie, la cohabitation des générations, l'apport des nouvelles et écritures, le dynamisme infatigable des maisons d'édition et des revues.